

Enfin

L'ACCOMPAGNATEUR

Il est 8 h 11.

Je frappe avant d'entrer dans la chambre et découvre le patient. J'observe un instant. Il cherche son air. De plus en plus loin. De plus en plus difficilement. Les mouvements de sa poitrine sont saccadés. On voit sur son visage qu'il lutte. Ses sourcils sont froncés, sa bouche serrée, ses yeux fermés. Je m'approche et pose une main sur la sienne. Elle est fraîche. Mais son visage est mouillé de sueur. Avec toute la douceur possible, je sers ses doigts. Il répond à peine à la pression. C'est pour bientôt. Même si ce n'est pas la première fois que nous pensons cela. Il nous a déjà si souvent fait peur, avant de revenir, plus déterminé à vivre à chaque fois. Dans la salle d'eau, je prends des gants de toilette que j'humidifie. De retour dans la chambre, j'applique avec lenteur, avec douceur le linge sur son front, ses joues et son cou. L'opération est répétée plusieurs fois. Au bout d'un moment, ses traits se détendent. Son visage s'apaise, rafraîchit et soulagé par la fraîcheur des gants. Je mets à nouveau ma main dans la sienne. La poigne est un peu plus ferme. Sa respiration, un peu moins difficile. Il parvient à ouvrir les yeux dans lesquels brillent son étoile. Dans les rides de son visage creusées par le passage du temps et les épreuves de la vie, je crois même deviner un sourire. Sourire auquel je réponds. Je lui parle à voix basse. De ses enfants dont il est si fier. De ses petits-enfants auxquels il voue un amour inconditionnel. Souvent, je prends quelques instants pour venir le voir. Il me montre des photos, me raconte leurs vies en train de se construire. Et la sienne que l'âge déconstruit. Puis soudain, la poigne se relâche. Les yeux se ferment. La poitrine retombe pour ne plus se relever. Il n'est plus là. Doucement, je repose sa main sur le lit. Il semble toutefois apaisé. Il n'a plus mal. Je regarde l'heure sur le réveil matin qui trône sur la table de chevet.

8 h 20.

Neuf minutes se sont écoulées. Neuf minutes qui, dans ce genre de situation, en semble des milliers. À la fenêtre, le soleil pointe pour indiquer le début d'une nouvelle journée. Mais pas pour Lui. La mort est venue le prendre. Et l'a emportée. Le laissant soulagé.

Enfin

(2204 SEC)

LE VOYAGEUR

J'étouffe. J'étouffe et j'ai peur.

J'ai chaud. Et ce, malgré la morsure glacée du froid sur mes doigts déformés. Le poids sur ma poitrine est de plus en plus lourd. Il m'empêche de respirer. La fatigue qui m'assaille est telle que je ne parviens plus à ouvrir mes yeux. Mais est-ce que cela en vaut la peine ?

Là où je vais, y a-t-il une lumière pour me guider ? Y a-t-il quelqu'un pour m'expliquer, me consoler, me tenir la main ? Y a-t-il quelqu'un, tout simplement ?

Cette fois, ça y est.

Tout se mêle dans ma tête. Des souvenirs fugaces apparaissent dans mon esprit. Des images d'avant. Des paroles d'antan. Des sentiments, tout cela caché au fond de ma mémoire.

Le visage de Maman, dont l'estomac hurle son mécontentement, qui me regarde vider mon assiette, avalant goulûment ce qu'elle a préparé avec le peu que les tickets de rationnement nous permette d'avoir.

La voix de Papa me disant de ne pas m'inquiéter. Qu'il allait vite revenir et que nous irions à la pêche ensemble. Les pleurs de ma mère lorsque la triste nouvelle est arrivée. Les miens quand j'ai compris que cette partie de pêche n'aurait jamais lieu. Les cris de joie, la liesse lorsque notre village a été libéré de l'occupant. Les larmes de Maman lorsque Julie m'a rejoint devant l'autel. Mes mains tremblantes lors de la naissance de notre magnifique petit garçon. Mes yeux humides à l'arrivée notre superbe petite fille. Les enfants qui grandissent, qui quittent la famille pour créer la leur. Le silence qui s'installe suite à leurs départs et qui fait battre moins fort le cœur de notre maison.

Viennent les petits-enfants, nous comblant de joie et de vie. Et les arrières petits-enfants après eux. Puis à nouveau, le silence. Quand ma Julie est partie. Ce silence qui a raison de mes forces et de mon envie de vivre. Qui me laisse seul, désemparé et perdu dans notre maison. Soudain, un bonheur de fraîcheur qui me submerge. Mon front, mes joues et mon cou accueillent avec délice cette manne de douceur. Une main dans la mienne. Je parviens enfin à ouvrir les yeux. Julie. Elle est là. Devant moi. Accompagnée par la lumière du jour naissant. Je lui souris. J'entends sa douce voix. Qui me dit qu'il est l'heure. L'heure d'être réunis. Il est l'heure.

Enfin.

(2266 SEC)

LE PASSEUR

Depuis quelques minutes, je l'observe, tapie dans l'ombre. Je n'aime pas venir trop en avance. Certains ressentent ma présence et se mettent à paniquer. Ils ne partent pas apaisés. Mais c'est une vieille connaissance que je visite aujourd'hui. Je ne sais plus le nombre de fois où il m'a fait faux bond. Où je suis venu le chercher pour finalement repartir bredouille. Moi frustré par le temps perdu et lui heureux d'avoir encore un peu de répit. Certains disent qu'il a gagné son combat contre moi. C'est faux. Je ne viens pas me battre. Ni provoquer des souffrances aux gens qui, inévitablement, vont m'accompagner. Au contraire, si je peux faire mon travail vite et bien, c'est préférable. La souffrance, je laisse ça aux autres. À ceux qui restent. À ceux qui ont espéré un miracle. À ceux qui, quoiqu'il arrive, seront déçus. Et plein de rancœur et d'amertume. Envers moi. Souvent, j'y pense en me disant qu'il n'y a rien de plus ingrat au monde que mon travail. On me voit comme le responsable de toutes les douleurs alors qu'au contraire, je suis plutôt un libérateur. Un guérisseur même parfois. Lorsque j'interviens, la personne qui repart avec moi est soulagée. Curieuse de savoir ce qu'il se passe ensuite. Impatiente de connaître sa destination finale. Parfois, rarement par chance, certains m'en veulent. Estimant que je les ai spoliés. Que j'ai volé ce qu'ils avaient. Ce sont le plus souvent les malheureux qui ne s'attendent pas à ma visite.

Mais leurs noms sont inscrits sur ma liste. Malgré toute l'injustice de ces situations, leur heure est arrivée. Ils n'y peuvent rien.

Je regarde à nouveau mon futur compagnon de route. Il hésite encore. C'est souvent comme cela. Au moment de franchir le pas, ils renoncent. La peur de l'inconnu l'emporte sur leur volonté de partir. Toutefois aujourd'hui, c'est le moment. Pour être certaine de remplir ma mission, je ne suis pas venue seule. Son épouse m'accompagne.

J'ai hésité les fois précédentes à lui demander de venir. Je trouve que c'est un peu lui forcer la main. Mais il est à bout de force. Il doit partir avec moi. Il ouvre les yeux, il m'occulte totalement. Il ne voit qu'elle. La lumière du jour qui pénètre par la fenêtre ajoute un petit quelque chose à la scène. Je regarde ma montre. 8 h 20. Il est l'heure.

Enfin

(2312 SEC)